

# NAZARIN

**de Luis Buñuel**

« Un chef-d'œuvre »  
TÉLÉRAMA

« Francisco Rabal est bouleversant »  
LE MONDE

« C'est le mystère qui intéresse Buñuel »  
POSITIF

« C'est non seulement un grand film mais  
surtout une implacable étude de mœurs »  
CHAOS REIGN

# Télérama'



On aime passionnément

## Critique par Bernard Génin

Genre : Évangile selon saint Luis.

Né en Espagne, où le fasciste Franco allait être décoré de l'ordre du Christ-Roi, Buñuel n'a cessé de mettre en cause prêtres et religieuses, qui abondent dans ses films, tour à tour onctueux, naïfs, roublards, névrosés, voire assassins. Mais Nazarín est le plus bouleversant de tous. Il vit au Mexique, au début du siècle, au milieu des pauvres, pendant la dictature de Porfirio Díaz. Injustement accusé de débauche et d'homicide, il se fait pèlerin, suivi de deux femmes qui le vénèrent comme un saint. Toutes ses tentatives pour mettre en pratique le message de l'Évangile vont échouer et le mener aux galères.

Buñuel ne ricane pas (malgré l'apparition extraordinaire d'un Christ éclatant de rire durant le délire d'une prostituée). Il multiplie les allusions à la Passion (« Nazarín - nazaréen », saintes femmes, bon et mauvais larron, bandeau en forme de couronne d'épines). Il montre simplement l'inadaptation du saint dans un monde barbare, à coups d'images noires qui évoquent les plus belles gravures de Goya et Zurbarán. Une petite fille tire un linceul blanc dans une rue déserte, et c'est toute l'horreur de la peste qui est suggérée. Ce qui domine, c'est la noblesse du regard de Buñuel l'humaniste, capable de faire surgir soudain l'amour sous son plus émouvant visage (ce nain difforme et hideux qui, tel don Quichotte, parle à la prostituée dont il est épris comme à une princesse). Un chef-d'oeuvre.

# Le Monde

## "Nazarin"

**La reprise d'un film de Luis Buñuel présenté au Festival de Cannes, en 1959.**

Quand *Nazarin* fut présenté au Festival de Cannes, en 1959, certains critiques reprochèrent à Luis Buñuel d'avoir basculé dans le camp catholique. Dans un entretien au *Monde*, il répondit : "*Je suis athée, grâce à Dieu !*"

De fait, cette transposition du roman espagnol de Perez Galdos au Mexique du tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles est à la fois d'une grande violence mystique et d'un scepticisme radical. Dans le rôle du prêtre mené à la catastrophe par son adhésion aux préceptes christiques, Francisco Rabal est bouleversant.



## Luis Buñuel **Nazarin**

**Aimer les hommes  
malgré eux**  
Baptiste Roux

Reprise le 1<sup>er</sup> mars

*Nazarin*  
Mexique (1959) 1 h 35. Réal. : Luis Buñuel. Dir. photo. : Gabriel Figueroa. Int. : Francisco Rabal (le père Nazario), Marga López (Beatriz), Rita Macedo (Andara), Noé Murayama (Pinto). Dist. fr. (reprise) : Splendor Films.

« Le personnage de Nazarin, je l'aime bien. C'est un curé. Et puis après ? Il pourrait être aussi bien coiffeur ou garçon de café. Ce qui m'intéresse en lui, c'est qu'il tient à ses idées, qu'elles sont inacceptables pour la société [...] et qu'elles le conduisent à une condamnation sans appel par les forces de l'ordre. »

Luis Buñuel, *Les Lettres françaises*, 1961

**POSITIF**  
ÉDITÉ PAR INSTITUT LUMIÈRE | ACTES.SUD

C'est le mystère qui intéresse Buñuel (Francisco Rabal)

**L'**ÉVANGILE SELON SAINT LUIS » (René Gilson, *France-Observateur*), « Dans la grande tradition des fous espagnols » (Octavio Paz, *Les Lettres françaises*), « *Nazarin* ou Eros contre le Christ » (Jean Domarchi, *Art*), « Un nouveau Don Quichotte » (Georges Sadoul, *Les Lettres françaises*) : autant d'articles, autant d'approches d'une œuvre qui, soixante ans après sa sortie, est rétive à l'univocité... Prêtre sans paroisse, samaritain parmi les pauvres, le père Nazario a fait de la doctrine franciscaine un apostolat. Humilié, trahi, spolié, molesté, il ne se départit jamais de sa profonde empathie pour les déshérités que la misère aveugle – tout au plus ose-t-il asséner à une brute qui le toumente en prison que « le pardon n'empêche pas le mépris ». Fidèle au Christ, jusque dans la conversion de la catin pécheresse Marie-Madeleine/Andara, qui l'accompagne tout au long des stations de son chemin de croix, Nazario est un modèle de piété, inattendu dans une hagiographie signée de l'iconoclaste auteur de *L'Âge d'or*. Lauréat du prix international à Cannes, en 1959, il s'en fallut de peu que *Nazarin* ne récoltât aussi celui de l'Office catholique – comme Pasolini cinq ans plus tard pour *L'Évangile selon saint Matthieu*. Les deux œuvres ont en commun la même volonté d'incarner le message biblique au milieu des plus démunis, comme pour revivifier le verbe christique, loin de la pompe que le jeune Luis, pourtant un exemplaire élève des jésuites, parodiait dans les messes qu'il célébrait pour divertir ses petites sœurs. Athée endurci depuis la fin de son adolescence, Buñuel ne s'est jamais départi pourtant

d'une fascination pour la croyance, à condition qu'elle bouscule les dogmes et conduise l'être aux confins de l'hérésie (*La Voie lactée*) ou de l'érémisme turbulent (*Simon du désert*). Le spirituel, tout comme l'érotisme, est une voie d'accès au mystère de l'intime et de ses gouffres, que le metteur en scène ne cesse d'explorer depuis *Un chien andalou*.

À l'origine, *Nazarin* est un roman de Benito Pérez Galdós, le Dickens hispanique, rédigé entre 1892 et 1895, à une époque de désenchantement où cet ancien anticlérical s'était tourné vers la religion pour y puiser l'espoir. Le film transpose dans le Mexique dictatorial de Porfirio Díaz l'intrigue espagnole en inflechissant le discours saint-sulpicien vers une réflexion désabusée sur la valeur du sacerdoce, face à l'hostilité des congénères. Plus proche, en ce sens, d'*Au hasard Balthazar* (Bresson, 1966) que du film de Pasolini, *Nazarin* déploie toute la gamme des désirs que la faiblesse humaine dégrade en passions tristes : l'envie, le mensonge, la colère, la violence, la lubricité ou la perversité (celle de la mère de Beatriz, qui préfère voir sa fille sadisée par Pinto plutôt que devenir une apôtre de Nazario). Face à celles-ci, le prêtre ne réagit pas autrement que le Christ en croix, remettant les péchés de ses persécuteurs : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » C'est avec la même équanimité qu'il sauve un enfant du typhus, par un miracle, refusant de devenir l'objet d'un culte – et par là même s'attirant la suspicion de ses obligés...

On le voit, l'approche presque désacralisée d'une foi toumentée par la malignité de l'homme et de ses institutions montre bien que Buñuel n'est devenu ni Delannoy ni Zeffirelli mais, comme il le revendique, est resté fidèle à une « ligne morale » qui abomine les piliers de la société bourgeoise : « Je ne crois pas qu'il soit possible d'être chrétien au sens absolu du mot. Si le Christ revenait, les grands prêtres, l'Église, le cruciferaient. On peut être *relativement* chrétien, mais l'être *absolument* pur, l'innocent, est condamné à l'échec. Il n'a pas d'autre voie que celle de la rébellion, en ce monde si mal fait<sup>1</sup>. » Si l'on scrute l'œuvre d'assez près, les ambiguïtés qui déconcertèrent les admirateurs de don Luis, lors de sa sortie, ne résistent pas si facilement à l'examen. Tous les détenteurs du Pouvoir (l'évêque, le prélat, le contremaître du chantier, etc.) furent-ils des plus minimes (la mère de Beatriz, Pinto), font les frais de la vindicte du metteur en scène du *Charme discret de la bourgeoisie*. L'être au cœur pur, celui qui a choisi d'abjurer les valeurs d'une société répressive, a tout à craindre, dans sa solitude profonde, des paysages écrasés par la touffeur ou des *pueblos* hostiles, dont les artères désertes, converties en lignes de fuite aveuglantes de lumière, contrastant avec l'ombre portée des hauts murs qui les bordent, inscrivent leurs perspectives inquiétantes dans des espaces menaçants rappelant De Chirico, où l'étranger ne peut que s'abîmer. Bien sûr, la sympathie de Buñuel se tourne vers les réprouvés, les miséreux, les putes, les exclus, les difformes – le nain qui, malgré les rebuffades d'Andara, persiste à la suivre en lui déclarant sa flamme, n'est pas sans rappeler certaines toiles de Vélasquez et surtout maintes gravures de Goya –, composant le tableau d'une humanité qui, dans sa déchéance, parvient à énoncer une parcelle de la vérité de ce bas monde – *Cela s'appelle l'aurore* a



été tourné trois années auparavant, *Viridiana* deux ans après... Celle-ci, on l'aura compris, n'est ni la révélation évangélique ni, non plus, un unanimisme social à la Dos Passos. Dans l'entretien cité précédemment, le cinéaste précise : « Dès ma jeunesse, j'ai entrevu quelque chose qui, sur le plan spirituel et poétique, a dépassé la morale chrétienne : c'est le mystère qui m'intéresse. Le mystère est l'essentiel de toute œuvre d'art. Je ne me laisserai jamais de le répéter. » C'est pour préserver cette dernière part, que Buñuel choisit de clore le film avant le dernier épisode des vicissitudes de Nazario – qui, dans le roman meurt du typhus sur un lit d'hôpital en célébrant une messe imaginaire. Dans l'ultime séquence de *Nazarin*, l'évêché fait savoir au prêtre que, pour son retour en ville, où l'attend son jugement – toute ressemblance avec le Calvaire est totalement délibérée –, il devra cheminer à l'écart de ses compagnons de scandale, seul avec son gardien. Nazario piétine sous un soleil écrasant, pendant que parviennent les échos d'une tambourinade<sup>2</sup>. Une femme inconnue s'approche du détenu et lui tend... un ananas, dont on chercherait en vain la valeur métaphysique dans le répertoire des symboles. Au loin, les percussions des tambours enflent pour devenir assourdissantes. Vraisemblablement, Buñuel a désiré montrer la gratuité d'un don non dépourvu de valeur, dans un pays où les ananas sont avant tout coupés et non dégustés par les exploités, une offrande qui, dans sa pureté désintéressée (privé de ses vêtements sacerdotaux, Nazario ne révèle rien de son ministère) n'est pas sans renvoyer à une forme laïque de sacré, le seul qui importe véritablement au cinéaste. ■

1. Propos adressés à Elena Poniatowska, *Revista de la Universidad de Mexico*, janvier 1961.

2. Cette dernière est une référence directe aux tambours de Calanda, berceau de la famille Buñuel. Durant les vingt-quatre heures du Vendredi saint, tous les habitants de la ville frappent sur tous les instruments munis de peau, des tambours aux grosses caisses, jusqu'à finir les mains en sang, et scander, comme en transe, le Chemin de croix et l'agonie du Christ. Buñuel eut plusieurs fois le projet de consacrer un court métrage à cette tradition. Celui-ci fut réalisé par son fils, en 1966.

Une forme laïque de sacré (Marga López et Francisco Rabal)



# [NAZARIN] Luis Buñuel, 1958

*Par Jean-François Madamour – 10/02/2020*

**Quand Nazarin fut présenté au Festival de Cannes, en 1959, certains critiques reprochèrent à Luis Buñuel d'avoir basculé dans le camp catholique. Dans un entretien, il répondit : "Je suis athée, grâce à Dieu!"**

Cela se passe en 1900, pendant le règne du dictateur Porfirio Diaz. Dans le chaos ambiant, un prêtre (Francisco Rabal) défend les parias, quitte à se faire conspuer par ses pairs. Il tombe sur deux femmes diamétralement opposées mais toutes deux mises au ban de la société avec lesquelles il va entamer un chemin de croix aussi languissant que mortifère. La tristesse sied bien au cinéma de Buñuel, cinéaste iconoclaste, pour pointer du doigt la dictature et la bêtise humaine dans toute son horreur.

Comme chaque film de Buñuel, Nazarin a sa petite histoire. C'est un projet douloureux que le réalisateur a mis un certain temps à monter: il avait acheté en 1947 les droits du roman en Espagne et les avait alors revendus à un producteur parce qu'il n'avait pas le budget adéquat pour le tourner. Dix ans plus tard, Buñuel est au sommet de son art, en ayant réalisé entre autres quelques chefs-d'œuvre dont le mémorable **Los Olvidados**. Dès lors, il parvient à récolter les fonds nécessaires pour tourner son œuvre mais ne résout pas tous ses problèmes. Le film est sélectionné au festival de Cannes en 1959. Ce qui peut assurer une certaine notoriété à Don Luis. Hélas, il provoque la colère des producteurs qui s'opposent à ce que le film soit sélectionné et provoquent un beau bordel sur la Croisette. L'anecdote veut que ce soit le réalisateur John Huston qui ait soutenu le film pour qu'il atterrisse finalement en compétition pour la Palme. Coup de théâtre: **Nazarin** remporte finalement le Prix International au grand dam de ses détracteurs d'autant que les critiques de l'époque s'avèrent plutôt favorables. C'est non seulement un grand film mais surtout une implacable étude de mœurs avec l'humanité passée au rouleau compresseur. Et, comme un bon nombre des films de Buñuel, il risque d'être mal compris.

**Nazarin** n'appartient pas au registre du surréalisme mais à celui du constat social avec en creux une métaphore – voire une allégorie – politique (un peu comme dans *Le journal d'une femme de chambre* où l'éclair de la fin semblait annoncer le sombre destin d'un pays) et surtout la volonté de coller à la vérité nue avant de céder à la fantaisie formelle. Il n'y a par ailleurs aucune échappatoire et le récit s'avère très linéaire pour coller à l'aspect prosaïque du chemin de croix. Accessoirement, c'est un récit sur la désillusion et la perte de la naïveté dans un monde rongé par le mal. Et comme souvent les plus pernicious ne sont pas nécessairement ceux que l'on pense. Buñuel passe souvent pour un artiste anticlérical alors qu'il est en réalité fasciné par la religion d'un point de vue humain. C'est plus complexe que simplement critiquer avec la distance et l'ironie du moraliste un

système à fortiori inattaquable. Par exemple, **La voie lactée**, qui était très inspiré du cinéma de Wojciech Has, énumérait toutes les hérésies du catholicisme à travers les pérégrinations picaresques de deux hommes jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle. Sous la provocation apparente, une attirance envers ces gens en quête de spiritualité et les rites religieux, voire un certain respect. Paradoxe probant: lors de la présentation de Nazarin à Cannes, l'office catholique du cinéma faillit décerner un prix au film! De même, la présence des deux curetons dans **Un chien andalou** ne traduit pas non plus l'aversion du cinéaste pour la religion. Il ne faut pas tomber dans ce cliché-là: le court qu'il a co-réalisé avec Dali vient en réalité d'idées saugrenues placées les unes à côté des autres, sans liens précis, afin de conférer un aspect nonsensique, moderne et cauchemardesque. David Lynch a repris cette démarche pour fomenter les beaux cauchemars que l'on sait même si son attirance pour les freaks le met davantage en corrélation avec Tod Browning. Pourtant, la recette reste la même.

Dans **Nazarin**, Buñuel colle à la subjectivité d'un jeune prêtre ingénu qui (se) rend compte de la médiocrité humaine et se frotte à la connerie brute de ses contemporains. Pire, dans une ultime confrontation carcérale – cruciale pour la narration –, il rencontre son opposé (une sorte d'incarnation du diable) qui sera le seul à l'aider dans une épreuve âpre et violente. La leçon qu'il en tire est que les extrêmes sont toujours lésés quoi qu'il arrive et que personne n'est ni bon ni mauvais. Celui qui prêche le bien partout est si bon qu'il se fera toujours avoir. En ce sens, la croyance en une certaine pureté sacrificielle est erronée. Flanqué d'une prostituée qui, à son contact, recherche la rédemption et d'une pécheresse qui tente de s'affranchir de l'autorité brutale de son mari, le prêtre continue son chemin de croix envers et contre tous et rejoint incidemment celui de Jésus de Nazareth. Le croisement voire la superposition des époques a toujours passionné Buñuel mais il exploitera ses paradoxes temporels dans **La voie Lactée** qui est moins pragmatique et plus fragmenté. Ici, tout est sourd. Et l'explosion est imminente: le prêtre poursuit malgré les mauvaises rencontres sa trajectoire et fond en larmes de déception, amplifiées par les sons du tambour. L'être dit parfait et pur reste un humain avant tout, avec ses qualités et ses défauts. Mais là où Buñuel est encore plus méchant et ambigu, c'est qu'il nous démontre, en suivant trois trajectoires différentes, que la vie n'est qu'un renoncement et que ce n'est lorsque l'on a cessé de croire en une forme d'utopie que l'on peut alors changer et devenir quelqu'un. Il faut bien du courage pour l'asséner de manière aussi belle et tragique.

# AVOIR AIRE

## Nazarín - la critique du film

En quête de dignité

Un Buñuel de 1958 annonçant avec force les grands thèmes à venir.



**Notre avis :** Initiée en 1928 avec *Le chien andalou*, en collaboration avec Salvador Dali, la carrière de Luis Buñuel, avant les grands chefs-d'œuvre des années 60 et 70, s'est poursuivie un temps au Mexique. Quelques-uns de ces films mexicains sont quasiment inconnus du public français. Ils méritaient d'être tirés de l'oubli. Dans le rôle principal de *Nazarín* trois ans avant de jouer dans *Viridiana*, Francisco Rabal incarne un personnage extrêmement pieux qui se consacre à une vie d'austérité ascétique et d'active charité. Un apostolat certes vertueux, mais qui s'oppose diamétralement au mode de fonctionnement des institutions religieuses. "*Vivre de charité n'est pas un précepte assez digne*", souligne son supérieur hiérarchique. Imperturbable, *Nazarín* continue à professer envers et contre tout sa doctrine.



Copyright Splendor Films

Si ce prêtre en rupture de ban pourrait s'apparenter à un Don Quichotte utopiste, Buñuel démolit sans pitié cette analogie et dresse un portrait bien amer. Errant dans un Mexique ravagé par la famine, les épidémies et les injustices sociales, la figure de l'ecclésiastique, désormais dépouillé de sa soutane, ne sauve rien ni personne. Sa mansuétude, sa charité, sa bonté ne sèment que violence, injustice, chaos et désolation autour de lui. Lorsqu'il accepte de travailler en échange d'un repas, on lui rétorque qu'il vole le travail d'un autre, ce qui déclenche une violente rixe. Mais notre homme est déjà loin à cueillir des fleurs, inconscient et incapable de réaliser quel drame il a déclenché. Telle est la contradiction fondamentale exprimée par un personnage qui tient plus du Candide que du Messie. Sans aucune complaisance, le cinéaste représente la quête spirituelle de Nazarín comme un malaise de vie flagrant. Constamment en opposition avec les lois de la survie, sa foi et ses principes altruistes semblent ne pas avoir de place dans un monde cruel et pourtant si humain. Un constat douloureux, annonciateur du coup de tonnerre de *Viridiana* dans lequel la charité chrétienne reviendra sur le tapis, pour y être fustigée de manière encore plus impitoyable.

**Maria Calderone**